

PIERRE-JEAN DUFIEF

EDMOND DE GONCOURT ET SA DOUBLE PARTICIPATION AU NOUVEAU DÉCAMÉRON

En 1884, Edmond de Goncourt est un écrivain reconnu, qui a derrière lui une œuvre abondante d'historien, d'homme de théâtre mais surtout de romancier. Et pourtant, il annonce, cette même année, mettre fin à sa carrière de romancier avec la publication de *Chérie*. C'est alors le temps des retours sur le passé, celui des testaments mais aussi des reprises. L'écrivain collationne les lettres de son frère, mort en 1870, et les publie l'année suivante avec une préface de Henry Céard. Il donne à la Bibliothèque nationale les 156 épreuves des planches gravées par les deux frères. Edmond réédite en 1884 leurs premiers textes, leur roman fantaisiste passé inaperçu en 1851, *En 18..*, leur petite plaquette consacrée à *La Lorette*, leur première biographie de femme du XVIII^e siècle, *Sophie Arnould*. Il tente de conserver sa place sur la scène médiatique en se campant dans la posture du précurseur. Il y réussit pleinement et les revues sollicitent constamment sa collaboration. Félix Fénéon lui demande quelques pages pour la *Revue indépendante* dont le premier numéro paraît le 1^{er} mai 1884 ; il y publie « Une passionnète de petite fille », un reliquat de *Chérie*.

Catulle Mendès, une connaissance de longue date, le sollicite également ; les deux frères l'avaient mentionné dans leur *Journal* dès le 29 juin 1866 et ils avaient évoqué à propos d'une rencontre chez Gautier, Judith Gautier, « la femme actuelle de Catulle Mendès » (Goncourt, *Journal* IV, 202). Si les deux hommes sont proches par leur goût de la fantaisie (Mendès avait fondé en 1861 la *Revue fantaisiste*), par une pratique commune de l'écriture artiste, ils ont des conceptions bien opposées de la littérature. Mendès « qui mène

PIERRE-JEAN DUFIEF – professeur émérite de littérature française à l'Université de Paris Nanterre ; adresse de correspondance : Université de Paris Nanterre, 200 avenue de la République, 92000 Nanterre, France ; courriel : pierre-anne-simone-dufief@wanadoo.fr ; ORCID : <https://orcid.org/0000-0002-9712-7360>.

de front la vie noctambule, le coït et la copie » (Goncourt, *Journal. Mémoires* III, 210 ; 3 janvier 1889) déborde d'activité et sa production surabondante suscite les réserves d'un Goncourt qui, lui, produit de moins en moins. Le gros homme, qui écrit autant qu'il boit, est comparé à « une maquerelle dont les affaires vont bien » (Goncourt, *Journal. Mémoires* III, 595 ; 13 juin 1891). Mendès multiplie les initiatives éditoriales et avec elles les demandes de collaboration. Il souhaite qu'Edmond donne des textes à *La République des lettres* où celui-ci publia le 18 mars 1877 un fragment de *La Fille Élisa*, « Alexandrine Phénomène ». En 1884, Mendès sollicite Goncourt pour qu'il participe au luxueux volume collectif intitulé *Le Nouveau Décaméron*.

Boccace n'était naturellement pas un inconnu pour deux artistes épris de l'Italie et de sa culture. Leur voyage en Italie en 1856 avait suscité quelques réminiscences ; les frères imaginent, dans une scène onirique, rencontrer à Venise un personnage de Boccace, dont ils avaient fait la connaissance « nouvelle 13, page 10 » (Goncourt, *Notes* 78). Les deux diaristes refusent de figer les classiques dans une admiration convenue et reviennent constamment sous leur plume l'idée qu'il faut réactualiser le *Décaméron*, l'adapter à la modernité du XIX^e siècle. Évoquant le dégoût de la princesse Mathilde devant les grivoiseries de ses hôtes, les Goncourt notent : « Cette scène a été une délicieuse page d'un *Décaméron* du XIX^e siècle » (*Journal* IV 60 ; 27 mars 1865). Lorsque Daudet évoque un projet d'ouvrage qui raconterait le voyage de deux maringotes avec des pauses où seraient abordés les plus hauts sujets, Edmond apprécie l'idée : « Certes, une jolie imagination... quelque chose comme un *Décaméron*, philosophique... » (*Journal. Mémoires* III, 159 ; 22 septembre 1888). L'entreprise de Mendès, qui souhaitait la collaboration des grands écrivains de son temps pour l'écriture d'un moderne *Décaméron*, répondait donc bien au vœu d'Edmond. Quant au souci de revaloriser le genre du conte, il correspondait à la vogue montante de cette forme d'écriture. Catulle Mendès devait d'ailleurs demander à Edmond en 1891 de participer à un jury qui devait sélectionner le meilleur conte sous l'égide de *l'Écho de Paris*.

Goncourt collabora assez modestement à ce *Nouveau Décaméron*, donnant seulement deux textes à Mendès. Le premier parut dans la deuxième journée, intitulée « L'Atelier » ; c'est « Un aqua-fortiste » ; le second fut publié dans la septième journée consacrée aux amours de théâtre.

On s'est interrogé sur le rôle de Mendès dans l'élaboration de cette série, sur sa place dans la rédaction des textes de liaison, sur son suivi des auteurs. La correspondance montre bien son importance dans la préparation de la pu-

blication dont il suit minutieusement les différentes étapes. Il écrit ainsi à Goncourt le 16 octobre 1884 :

Voulez-vous prendre la peine de jeter les yeux sur les épreuves de « Un aqua-fortiste » que vous avez eu la bienveillance de promettre au *Nouveau Décaméron* ?

Si une seconde épreuve vous était nécessaire, je vous la ferais envoyer après correction faite. (Goncourt, *Lettres reçues* f. 110)

Une nouvelle lettre du 21 novembre 1884 nous éclaire sur rôle délicat de relais joué par Mendès, sur les exigences d'Edmond, sur son extrême attention à ses textes, sur son souci de la typographie :

Voici, selon votre désir, une nouvelle épreuve. Mais auriez-vous la complaisance de me la renvoyer, – à moi-même, aussi promptement que possible ? L'imprimerie me tourmente, et l'éditeur aussi. Pardonnez-moi de vous presser ainsi.

Une prière :

Vous serait-il absolument désagréable que les chiffres romains, entre les parties de votre étude, fussent supprimés, en maintenant les blancs, cela va sans dire ? Voici notre raison : il n'y a pas un seul chiffre romain dans tout le *Décaméron*. Séparés par des blancs, les morceaux n'en formeraient pas moins des ensembles distincts. Mais je n'ai pas besoin d'ajouter que si vous tenez le moins du monde aux chiffres romains, ils seront conservés. (Goncourt, *Lettres reçues* ff. 111-112)

Et ils furent conservés car Edmond se montra aussi intraitable qu'il le fut lors de la publication de *Chérie* en feuilletons, où il refusa également la suppression des chiffres romains bien que ceux-ci opérassent un découpage qui ne correspondait pas à celui du journal.

Avec « Un aqua-fortiste », l'écrivain donne un texte déjà publié à deux reprises puisqu'il avait d'abord paru sous le titre de « Feu Monsieur Thomas » dans *L'Artiste* du 28 décembre 1856, puis sous le titre « Un aqua-fortiste » dans *Quelques créatures de ce temps* en 1876, avant d'être repris avec quelques variantes dans cette deuxième journée du *Nouveau Décaméron*.

Cette nouvelle pose la question des clés du personnage, inspiré de l'un de ces originaux proches des Illuminés de Nerval ou des excentriques de Champfleury. Si Nerval évoque des figures du passé, les Goncourt, comme Champfleury, se réfèrent à des contemporains et privilégient cette modernité qui est au cœur du *Nouveau Décaméron*. Dans leurs premiers articles, les Goncourt, journalistes à *L'Éclair* et au *Paris*, avaient consacré une notice biographique à l'aqua-fortiste Buisson, où ils faisaient leurs premiers essais de critique artistique, et à l'ornemaniste Possot. Avec « Feu

Monsieur Thomas », ils esquissent une autre biographie romanesque, celle de l'aquafortiste Méryon. Cet ancien officier de marine devint graveur en 1849 ; il fit des eaux-fortes de Paris qui retinrent l'attention de Baudelaire et celui-ci loua leurs qualités visionnaires dans le *Salon de 1859*. Méryon demeura pourtant relativement inconnu de ses contemporains et il mourut fou à Charenton en 1868.

« Un aqua-fortiste » développe une note du *Journal* où les deux frères racontent leur visite, le 19 octobre 1856, chez Niel, bibliothécaire au ministère de l'Intérieur et collectionneur des gravures de Méryon. Ils découvrent les divers états de l'œuvre du graveur, admirent ce « talent méconnu » qui sait si bien évoquer « des horizons tout poétiques, les riens et les incertitudes de lointains brouillés comme un rêve hors la terre » ; Niel leur parle des longues promenades de l'artiste dans Paris la nuit « pour surprendre l'étrange des ténèbres dans les grandes cités. » Ce sont les confidences de Niel qui inspirent directement le récit fantastique de la folie du graveur ; c'est donc un récit oral retranscrit dans le *Journal*, l'histoire d'un amour fou, qui sert de matrice à la nouvelle, lui donnant une tonalité sombre, presque fantastique :

Un jour, ce cœur malade a fait un beau rêve : il est devenu amoureux d'une actrice de petit théâtre, entrevue au soleil des quinquets. Il l'a aimée, il en est devenu fou, il l'a demandée en mariage ; on l'a refusé, parce que c'était marier la soif et la faim. Il s'est persuadé que c'était la police qui avait fait cela ; il s'est persuadé que la police l'avait empoisonnée, et empoisonnée – remarquez cela – avec des mouches cantharides : c'est le poison qu'il affectionne. Il s'est persuadé qu'on l'avait, par comble de cruauté, enterrée dans son propre jardin ; et la dernière fois qu'il vit Niel, il avait passé toute la journée à bêcher pour retrouver son cadavre... (Goncourt, *Journal I*, 317-318 ; 19 octobre 1856)

Le passage de l'anecdote du *Journal* à la nouvelle nous fait assister à la création d'un personnage et d'une histoire avec ses rencontres et ses rebondissements. Dans le *Journal*, l'aquafortiste est l'objet du discours ; il devient sujet à part entière dans la nouvelle inspirée de la visite chez Niel. Le narrateur y fait la rencontre du misérable artiste dans un café qui va fermer et il paie la consommation ; il le retrouve chez un ami qui a invité à boire dans sa petite chambre une joyeuse bande et chacun porte un toast à une femme qu'il a aimée ; dans ce concert de propos familiers ou libertins, les paroles du « buveur taciturne » font contraste car elles exaltent le regard de la femme adulée qui donne toutes les ivresses. Le narrateur et l'aqua-

fortiste font des promenades nocturnes sur les bords de la Seine et l'artiste fait voir le décor comme une aquarelle avec ses masses noires et ses points lumineux. Une rencontre aux Délassements-Comiques confronte l'amoureux éperdu et la petite comédienne qui ne pourra l'épouser à cause de sa misère. L'aventure se termine tragiquement sur la folie de l'artiste qui bêche son jardin pour déterrer le corps de la femme aimée qu'il croit morte alors qu'elle apparaît à ses côtés sans qu'il la voie.

Comme le texte de Daudet qui décrit « La Bohème en famille », celui des Goncourt est signé ; on y retrouve leur marque, leur goût des stichomythies, qu'ils multiplient ici, tout comme dans *En 18..* ou dans *Charles Demailly*. Les deux frères pratiquent encore le récit fantaisiste, à la Sterne, avec les digressions que constituent les longues considérations sur le décor de la chambre du narrateur. La nouvelle traite de thèmes et de lieux familiers aux auteurs. Le récit est situé dans la journée consacrée aux artistes et à l'atelier, un lieu cher à des écrivains qui furent d'abord attirés par la peinture ; Edmond fréquenta l'atelier Dupuis et les deux frères écrivirent avec *Manette Salomon* le roman de l'atelier. Si l'artiste misérable est bien présent dans la nouvelle, l'atelier n'apparaît que de façon implicite avec les éléments d'un décor bohème : le café vide, le petit théâtre, la chambrette saturée de visiteurs ivres. Le misérable graveur aurait alors pour vaste atelier Paris la nuit mais l'atmosphère de la chambre avec son chahut, ses échanges de propos décousus rappelle le premier chapitre de *En 18..*, intitulé justement « L'Atelier » ; celui-ci se caractériserait alors moins par un décor ou par une activité que par ces fusées verbales qui jaillissent sans précision d'énonciateur.

Le graveur bohème exalte la beauté du Paris nocturne et il a le culte d'une Seine associée comme dans *Les Nuits de la Seine*¹ de Marc-Fournier aux souffrances de la capitale, à la morgue, à l'Hôtel-Dieu. Les développements sur Paris la nuit annoncent les beaux nocturnes de *Manette Salomon* ou de *Germinie Lacerteux*. L'artiste est sensible à la modernité, aux éclairages au gaz, au caractère éphémère d'un paysage urbain menacé par les grands travaux, aux silhouettes des monuments, aux lignes des ponts ; les auteurs de *Manette Salomon* loueront Méryon, « son eau-forte si amoureuse des ponts, des berges, des quais » (Goncourt, *Manette* 474). Le bohème se fait le porte-parole des Goncourt, de leurs admirations, de leurs partis pris, défendant leurs idées sur une peinture qui doit se dissocier de la littérature en refusant « de broyer des idées sur la palette » pour être toute sensation.

¹ Les Goncourt évoquent cet ouvrage dans le tome 1 de *l'Éclair*.

Le cadre nocturne est propice à l'évocation de ces états semi-conscients qu'aiment les Goncourt, qui décrivent ici l'ivresse, le délire, l'état de demi-sommeil du dormeur éveillé, prétexte à une longue digression sur la décoration d'un intérieur. Déjà, dans *En 18..*, les débutants s'étaient complus à énumérer quelques bibelots témoins de leurs goûts, qui réapparaissent ici. Le raffinement des objets choisis, productions artistiques du XVIII^e siècle, contraste avec la misère du graveur ; l'eau-forte de Liotard, exécutée d'après le tableau de Watteau, « Le Chat malade », sera exposée dans le Grenier d'Auteuil et décrite dans le *Journal* le 14 décembre 1894 dans des termes assez comparables à ceux de « Un aqua-fortiste » ; le secrétaire de Riesener, célèbre ébéniste du XVIII^e siècle, les monstres chinois, la tasse de Sèvres, les tapisseries de Boucher qui tendent les murs complètent cette rêverie décorative, microcosme de la future Maison d'Auteuil. Cette élégance surannée s'inscrit dans la parfaite continuité des aristocratiques causeuses du *Nouveau Décaméron*, belles marquises qui dissertent de l'amour. Mais l'amour, que vit ici un pauvre graveur, prend des tonalités singulièrement tragiques. La petite actrice ne peut comprendre la passion de l'artiste qui sombre dans la folie, comme *Charles Demailly* ou comme Coriolis dans *Manette Salomon*. La folie, ici liée à un amour déçu mais aussi à l'ambition démesurée d'un artiste qui vise la sensation pure, rompt avec le ton volontiers badin ou grivois de ce moderne *Décaméron*.

Le second texte que Goncourt donna au *Nouveau Décaméron* parut dans la Septième Journée en 1886, deux ans après la première contribution. Cette publication était préparée de longue date puisque Catulle Mendès écrivait à Edmond dès le 21 novembre 1884 :

Permettez-vous au *Décaméron* de publier votre portrait dans la *journée* dont vous êtes roi. Si vous voulez bien, prenez je vous prie, la peine de m'envoyer ou de me désigner une photographie. Vous avez pu voir, par le premier volume du *Décaméron*, que notre dessinateur, à défaut de génie, a du moins quelque finesse. C'est la Faustin, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dont le médaillon avoisinera le vôtre. (Goncourt, *Lettres reçues* ff. 111-112)

La Faustin constituait en effet une bonne accroche pour les lecteurs cultivés et bibliophiles du *Nouveau Décaméron*. Ce roman d'Edmond de Goncourt, paru en 1881, racontait les amours d'une actrice à succès qui abandonnait la scène pour s'installer avec son amant, un Lord anglais, dans une demeure isolée en Allemagne ; elle ressentait peu à peu la nostalgie des

planches et elle ne pouvait s'empêcher, par une sorte de retour du refoulé, d'imiter la singulière mimique de l'agonie sardonique, ce qui la faisait chasser par le Lord mourant ; l'œuvre, lancée à grand renfort de publicité, connut le succès et fut lue comme emblématique de la Décadence.

Les comédiennes, présentées par Goncourt dans *Le Nouveau Décaméron*, ne sont pas des contemporaines comme La Faustin mais des actrices-courtisanes du siècle des Lumières. Le texte, une nouvelle fois, est une reprise, ici d'une partie du chapitre VII de *La Femme au XVIII^e siècle* consacré à « La Femme du peuple-La Fille galante ». Edmond avait déjà republié chez Dentu en 1875 le chapitre IV de l'ouvrage consacré à « L'amour » sous le titre *L'Amour au dix-huitième siècle*. Cette pratique de la réutilisation de textes n'est pas surprenante si on l'envisage comme une stratégie éditoriale du romancier. En 1886, Goncourt fait connaître des reliquats oubliés de l'œuvre à quatre mains qu'il rassemble dans ses *Pages retrouvées*. Mais il se soucie aussi de bibliophilie ; malgré les fortes réserves de Quantin qui rappelle les difficultés de la Librairie de luxe, Edmond réussit à faire paraître chez lui *Germinie Lacerteux* avec dix illustrations de Jeannot ; il songe aussi à une réédition de luxe de *La Femme au XVIII^e siècle* :

Je voudrais vraiment bien faire une illustration intelligente et artistique de *La Femme au XVIII^e siècle* chez Didot ; mais jusqu'à présent cette ambition des livres de tant soit peu d'art ne m'a pas réussi. (Goncourt, *Journal. Mémoires* II, 1217 ; 10 février 1886)

Firmin Didot, chez qui l'ouvrage était paru en 1862, publiera cette belle édition fin 1886. La reprise d'un chapitre du livre dans une série de prestige comme *Le Nouveau Décaméron* pouvait constituer un appel à un lectorat d'amateurs. C'était sans doute aussi une facilité d'écrivain qui n'hésitait pas à donner le même texte plusieurs fois pour répondre à des demandes qu'il ne pouvait satisfaire autrement, pour occuper aussi les colonnes des revues et les vitrines des libraires.

Le lecteur s'interroge tout naturellement sur la cohérence de ce chapitre avec l'ensemble de la septième journée du *Nouveau Décaméron*. Cet extrait, bien différent de la fantaisie de « Un aquafortiste », est caractéristique de l'écriture des Goncourt historiens qui décrivent ici des groupes et non pas des individus particuliers ; historiens des mœurs et des mentalités, ils s'intéressent aux habitudes, aux pratiques, aux représentations d'une catégorie sociale bien déterminée, celle de ces comédiennes courtisanes, auxquelles ils ont consacré plusieurs études biographiques. Mais la belle marquise du

Décaméron n'accueille pas des sociologues, elle souhaite entendre des conteurs qui cultivent une veine légère et hédoniste dans la tradition de Boccace. Les Goncourt historiens savent heureusement se faire conteurs ; ils ne se contentent pas de décrire mais construisent un récit paré de merveilleux. Le parcours des comédiennes galantes reprend les schèmes du récit initiatique chers aux conteurs ; parties de rien, elles franchissent les seuils, « la porte de ce cabinet fameux et redoutable, le cabinet du directeur » (Goncourt, « La Courtisane au théâtre » 9) ; elles pénètrent vite dans le monde merveilleux du pouvoir et de la richesse, avec « ses voitures de porcelaine » (11), l'éclat de ses diamants et la splendeur de ses architectures. Les belles actrices connaissent les métamorphoses qu'impose la scène et que permettent les costumes, et elles se font tour à tour fleur ou ruisseau dans les féeries ; elles créent, par les grâces de leur déshabillés suggestifs, une atmosphère de constante sensualité, si caractéristique pour les Goncourt de ce XVIII^e siècle, période par excellence de la volupté. Ces courtisanes allégorisées incarnent le pouvoir des femmes et leur autonomie ; elles expriment les valeurs légères d'une époque qui voulut donner toute sa place au plaisir, à l'esprit, aux bons mots, aux anecdotes, sans méconnaître la mélancolie. L'accord avec la tonalité du *Décaméron* semble parfait.

*

La double manière des deux frères, artistes fantaisistes et historiens de la femme au XVIII^e siècle, est illustrée par la participation d'Edmond au *Nouveau Décaméron*. Certes, le maître n'y donne pas d'inédits, reprenant des extraits d'ouvrages de jeunesse, dont il entreprend alors la réédition ; sa correspondance passive témoigne pourtant de l'insistance des directeurs de revues, qui le sollicitent si constamment pour obtenir quelques pages *inédites*, à obtenir de lui du nouveau... *Le Décaméron* est une entreprise collective, même si Edmond y affirme sa singularité ; alors qu'il commence à accueillir écrivains et artistes dans son Grenier à partir de février 1885, il retrouve dans les dix volumes de la série nombre de proches de ses Dimanches d'Auteuil : Daudet, Maupassant, Mendès... Participer à cette luxueuse publication était aussi signe de l'évolution d'un romancier fidèle à Charpentier et à ses volumes grand public vers des formes plus raffinées d'édition.

BIBLIOGRAPHIE

- Goncourt, Edmond de. « Un aqua-fortiste ». *Quelques créatures de ce temps*. Paris, Charpentier, 1876, pp. 267-286.
- Goncourt, Edmond de. « Un aqua-fortiste ». *Le Nouveau Décaméron. Deuxième journée*, « Dans l'atelier ». Paris, E. Dentu Éditeur, 1884, pp. 23-41.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *Charles Demailly*. Paris, Lacroix, 1868.
- Goncourt, Edmond de. « La Courtisane au théâtre ». *Le Nouveau Décaméron. Septième journée*, « L'Amour au théâtre ». Paris, E. Dentu Éditeur, 1886, pp. 8-20.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *En 18...* Paris, Dumineray, 1851.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *La Faustin*. Paris, Charpentier, 1881.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *La Femme au XVIII^e siècle*. Paris, Firmin-Didot, 1862.
- Goncourt, Edmond et Jules de. « Feu Monsieur Thomas ». *L'Artiste*. 6^e série, t. III, 28 décembre 1856.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *Journal des Goncourt*. T. I : 1851-1857, édition critique publiée sous la direction de Jean-Louis Cabanès, texte établi par Christiane et Jean-Louis Cabanès, Honoré Champion, 2005. « Bibliothèque des Correspondances, mémoires et journaux », n^o 18.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *Journal des Goncourt*. T. IV : 1865-1868, édition critique publiée sous la direction de Jean-Louis Cabanès, texte établi par Christiane et Jean-Louis Cabanès, Honoré Champion, 2019. « Bibliothèque des Correspondances, mémoires et journaux », n^o 110.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, 3 vol., Robert Laffont, 1989. Coll. « Bouquins ».
- Goncourt, Edmond de. *Lettres reçues*. Lettre inédite de Catulle Mendès du 16 octobre 1884. Aut. BnF, Naf. 22470, f. 110.
- Goncourt, Edmond de. *Lettres reçues*. Lettre inédite de Catulle Mendès du 21 octobre 1884. Aut. BnF, Naf. 22470, ff. 111-112.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *Manette Salomon*, [1867]. Édition de Stéphanie Champeau avec la collaboration d'Adrien Goetz, Gallimard, 1996. Coll. « Folio classique », n^o 2762.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *Notes sur l'Italie*. Desjonquères, 1996.
- Goncourt, Edmond et Jules de. *Pages retrouvées*. Paris, Charpentier, 1886.

EDMOND DE GONCOURT ET SA DOUBLE PARTICIPATION
AU *NOUVEAU DÉCAMÉRON*

R é s u m é

Cette contribution s'intéresse aux deux seuls contes donnés par Edmond de Goncourt, roi de la septième journée, à l'entreprise collective de Catulle Mendès. Goncourt reprend deux textes tirés d'œuvres anciennes, dont il entreprend la réédition, pour les donner au *Nouveau Décaméron*. Ceux-ci illustrent la double manière des Goncourt, conteurs fantaisistes et historiens du XVIII^e siècle, en particulier de la femme. L'amour y occupe une place de choix, amour sombre d'un graveur qui devient fou dans « Un aqua-fortiste », et volupté des comédiennes courtisanes du siècle des Lumières dans « La Courtisane au théâtre ». Edmond

de Goncourt affirme sa singularité dans cette luxueuse publication qui réunit des écrivains fréquentant son Grenier à Auteuil.

Mots-clés : Goncourt ; *Le Nouveau Décaméron* ; amour ; conteur ; fantaisie ; XVIII^e siècle.

EDMOND DE GONCOURT I JEGO DWA OPOWIADANIA
W *LE NOUVEAU DÉCAMÉRON*

Streszczenie

Artykuł analizuje dwa opowiadania Edmonda de Goncourta, króla dnia siódmego, stanowiące jego jedyny udział w zbiorowym przedsięwzięciu Catulle'a Mendès. Goncourt wykorzystał swoje dwa wcześniejsze teksty, których reedycję przygotował specjalnie dla *Le Nouveau Décaméron*. Obrazują one dwoistą manierę Goncourtów, autorów opowiadań fantastycznych oraz historyków XVIII wieku, w szczególności znawców tematyki kobiecej. W obu opowiadaniach główne miejsce zajmuje miłość: mroczne uczucia grawera, który traci zmysły w *Un aqua-fortiste*, czy namiętności aktorek kurtyzan wieku Oświecenia w *La Courtisane au théâtre*. Edmond de Goncourt potwierdza swoją oryginalność w tym znakomitym przedsięwzięciu literackim, które zgromadziło pisarzy odwiedzających jego słynne poddasze w Auteuil.

Słowa kluczowe: Goncourt; *Le Nouveau Décaméron*; miłość; autor opowiadań; fantazyjność; XVIII wiek.

EDMOND DE GONCOURT AND HIS TWO TALES
IN *LE NOUVEAU DÉCAMÉRON*

Summary

This contribution focuses on the only two tales given by Edmond de Goncourt, king of the seventh day, to the collective enterprise of Catulle Mendès. Goncourt took two texts from old works, which he undertook to republish in order to give them to *Le Nouveau Décaméron*. These illustrate the dual literary style of the Goncourts, that as fanciful storytellers and also as historians of the eighteenth century, especially of women. Love occupies a prominent place: the dark love of the engraver who goes mad in "Un aqua-fortiste", and the voluptuousness of the courtesan actresses in the Age of Enlightenment in "La Courtisane au théâtre." Edmond de Goncourt asserts his singularity in this luxurious publication that brings together the writers who frequented his 'Grenier' in Auteuil.

Keywords: Goncourt; *Le Nouveau Décaméron*; love; storyteller; fantasy; eighteenth century.